

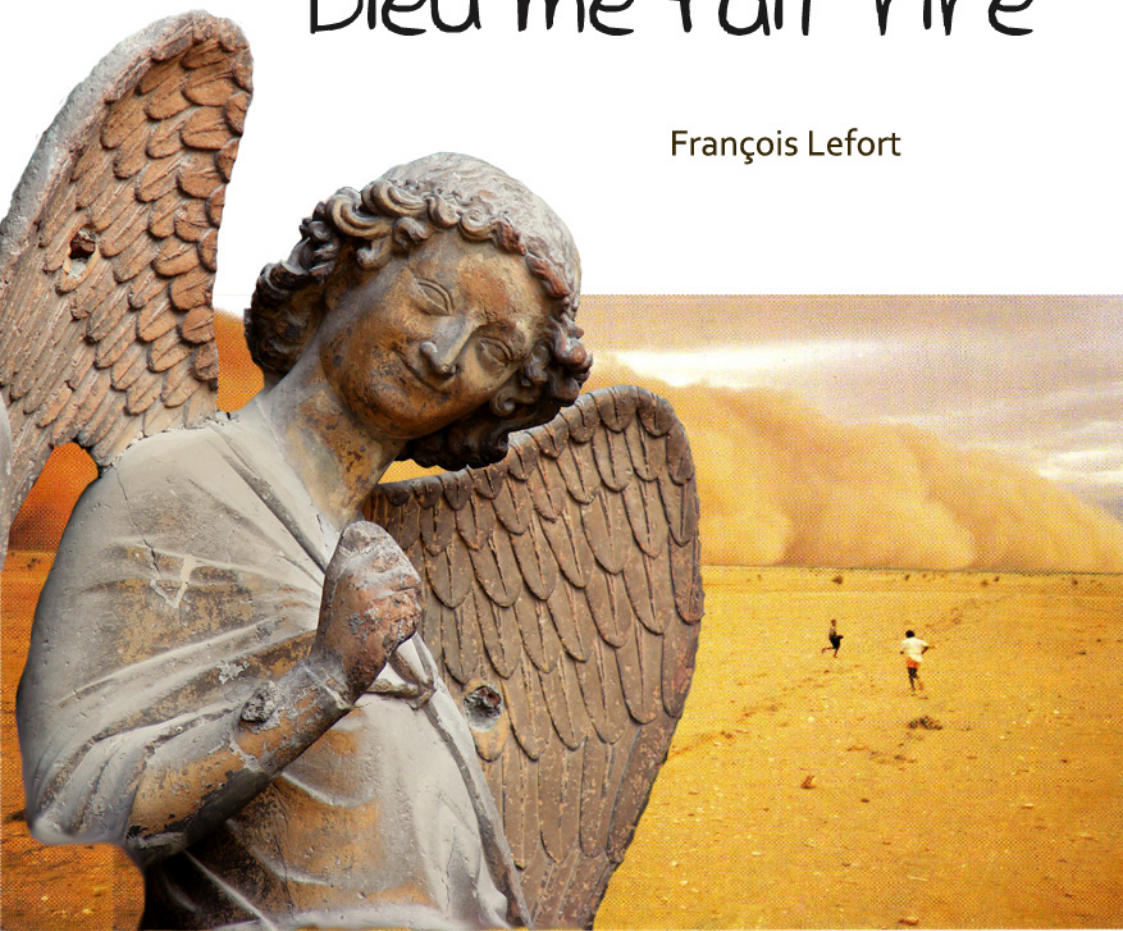
ESSAI



Spiritualité  
sans frontière

# Dieu me fait rire

François Lefort



Editions  
Chemins de tr@verse

sur  Bouquineo.fr

# Dieu me fait rire

**François Lefort**

Peu d'itinéraires humains sont aussi divers et surprenants que celui de François Lefort. Des bancs de la faculté de Nanterre aux solitudes des déserts mauritaniens, des plateaux télé à la case prison – prison dont il souligne avec humour que ce n'était pas initialement dans son plan de carrière ! – François Lefort n'a cessé d'explorer toutes les facettes du monde.

Ce livre est un recueil d'anecdotes, cocasses ou graves, qui l'ont forgé et affermi dans sa foi chrétienne.

«Cher François,[...]»

Ton patron n'est pas pour rien le « *poverello* », le François d'Assise qui a donné pour programme un idéal positif, ouvert à l'amour de toutes les créatures et de toute la création, ancré dans la Joie et non plus dans la tristesse ; tu aurais eu toutes les raisons d'être le témoin des larmes mais, comme François, tu bouleverses la sensibilité chrétienne trop prompte au masochisme, en retrouvant la jubilation première. »

Alain de La Morandais  
Prêtre

**D**irection éditoriale

**Béatrice Thony**

**bouquineo.fr**

**François Lefort**  
**Prêtre et médecin**

*Comme Sara dans la Bible,*  
**Dieu me fait rire.**

Histoires vécues

Éditions Chemins de tr@verse

Même le passé est imprévisible.

*On peut dire "Je" à condition de ne pas parler de soi.*  
**Boris Cyrulnik**

*Ce ne sont pas les perles qui font le collier, c'est le fil.*  
**Flaubert**

*L'expérience, c'est le nom que chacun donne à ses erreurs.*  
**Oscar Wilde**

## **Préface**

Cher François,

C'est par quatre mots seulement que j'annonce ton livre :

### **OUI**

Je t'ai dit « oui » en acceptant de rédiger ces quelques lignes, parce qu'ensemble nous partageons une réponse affirmative que nous avons faite au Seigneur de la Présence. Nous avons répondu « oui » à Celui qui est toujours Présent, mystérieusement sans aucune absence alors que nous, cent fois par jour, nous ne savons pas nous rendre présents à l'Eternel Présent. Nous avons souvent répondu « oui », chacun à notre manière, à ces petits, ces ignorés, ces pauvres que le Concile Vatican II avait bien remis en exigence pastorale par l'« option préférentielle pour les pauvres », remise en honneur par le pape François, excellemment conciliaire.

### **MERCI**

Oui, merci à toi, François, parce que tu es pour nous un signe de la Présence divine, un signe heureux, joyeux. Signe admirable par ton grand courage dans la plus cruelle et si injuste épreuve qu'un prêtre-médecin puisse subir en passant par l'ignoble calomnie, le déni de justice et l'emprisonnement. Gravier ce calvaire sans jamais douter de la Présence ! Qui d'entre nous en serait capable ?

### **PARDON**

Pardonne nous, parce que, même si nous avons soutenu ton innocence, chacune et chacun selon sa petite influence, dans les médias ou auprès d'innombrables sceptiques, pardon parce que je ne suis pas allé jusqu'à toi, en prison.

## **ENCORE**

Puisse ta nouvelle liberté durer encore... encore et plus encore. Tu nous donnes le goût de l'éternité mais, pour toi, pas encore. « *Reste avec nous, il se fait tard* ». Le sacrifice ne t'a pas conduit vers le dolorisme, tentation récurrente des chrétiens sans Joie. Nous ne connaissons qu'un vrai signe de l'Espérance : le rire et la Joie !

Ton patron n'est pas pour rien le « *poverello* », le François d'Assise qui a donné pour programme un idéal positif, ouvert à l'amour de toutes les créatures et de toute la création, ancré dans la Joie et non plus dans la tristesse ; tu aurais eu toutes les raisons d'être le témoin des larmes mais, comme François, tu bouleverses la sensibilité chrétienne trop prompte au masochisme, en retrouvant la jubilation première.

**Alain de La Morandais**  
**Prêtre**

## Préambule

Comme Sara dans la Bible, Dieu me fait rire !

J'étais destiné à être un employé de bureau, un cadre supérieur peut-être, or ma vie a été une succession d'événements imprévus qui m'ont façonné.

Si je crois que Dieu donne du sel à notre vie, je suis certain que ce qui a pu m'arriver de mal ne vient pas de Dieu, car il ne peut pas faire de mal, il est Amour ; tout au plus, parfois, d'un mal, il peut faire un bien.

Un instant, j'ai pensé appeler ce livre *Mémoire d'un Alzheimer*. En effet, je commence à perdre la mémoire, mais les événements qui ont marqué ma vie reviennent souvent dans mon esprit comme des flashes. J'ai choisi de les rassembler.

Comme Jean-François Deniau dont je parle un peu dans ce livre, moi aussi, j'ai eu plusieurs vies.<sup>1</sup>

Après avoir été très jeune : militant pour l'indépendance de l'Algérie et la résorption des bidonvilles de Nanterre, étudiant gauchiste dans les années soixante, ordonné prêtre à Alger par le cardinal Duval, directeur d'école dans un quartier populaire de la ville, membre d'un cabinet ministériel à Paris, médecin pendant des années au fin fond du Sahara, témoin des massacres du Zaïre ou du Rwanda, fondateur de plusieurs actions en faveur des enfants des rues à travers le monde, curé d'une paroisse rurale, incarcéré plusieurs années pour des crimes que je n'ai jamais commis<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> On peut trouver à la fin de ce livre une brève chronologie de ma vie pour se situer dans le temps.

<sup>2</sup> J'ai raconté cette expérience épouvantable dans un livre témoignage, *Justice, pour l'honneur d'un prêtre*, aux éditions Chemins de traverse, juillet 2012.

La cour d'appel de Bordeaux m'a libéré, avec comme unique condition, de ne pas proclamer publiquement mon innocence !



médecin humanitaire dans le monde entier... qui n'aurait pas quelques anecdotes à raconter ?

En lui-même, le souvenir est sans importance, ce qui m'intéresse, en revanche, c'est : en quoi ce que j'ai vécu m'a transformé ? Car toute histoire est signifiante : ce sont les leçons de la vie.

Le Christ parlait en parabole, ma génération a mis du temps à comprendre que les idéologies sont creuses. Au Diable les dogmatismes et les certitudes imposées ! Méfions-nous des gardiens du temple et docteurs de la Loi, écoutons ceux qui cherchent. Il n'y a que l'expérience.

J'ai donc essayé de rassembler quelques anecdotes qui ont changé le cours de ma pensée, peut-être de mon existence ; en voici un florilège. Ce ne sont que des perles ; ces perles qui ne seraient rien si elles ne pouvaient pas constituer un collier dont le fil est la vie.

Chaque chapitre est dédié à un personnage qui m'a marqué, certains me connaissent, d'autres pas ; tous ont eu une grande importance pour moi.

---

Des faits nouveaux, en ma faveur, ayant récemment été découverts, mon dossier est, pour la seconde fois en cours de révision de ma condamnation devant la Cour de cassation.

Je ne cesserai de me battre que lorsque mon innocence sera totalement reconnue.

## Chapitre I

### Le désert

#### **Théodore Monod**

*La dernière fois que j'ai rencontré cet homme auquel je dois beaucoup, c'était à Nouakchott, il avait plus de quatre-vingt-dix ans. Il n'a pas voulu s'asseoir. Nous avons longtemps discuté debout au pied d'une dune. Ce qui m'a frappé en lui, ce jour-là, c'était son extrême jeunesse. Le désert façonne des hommes hors du temps.*

#### **La tornade de sable**

Foum-Gléïta, été 1989

La journée avait été rude. Le matin, ayant eu une affluence considérable de malades à ma consultation, je n'avais pas eu le temps de déjeuner ni de faire la sieste. Pire, la loi des séries m'avait, ce jour-là, amené plusieurs urgences plus difficiles à traiter les unes que les autres. C'était juste avant l'hivernage (la saison des pluies). Il se faisait attendre et la chaleur était étouffante : cinquante degrés à l'ombre (lorsqu'il y en avait,) aux heures médianes. On attendait la pluie, on l'espérait, mais elle ne venait pas. Parfois, on la voyait tomber d'un nuage, mais le sol était tellement brûlant qu'elle n'arrivait pas jusqu'à terre, elle s'évaporait avant ! Un phénomène météorologique inimaginable pour un Européen.

Toute vie était ralentie, paralysée même. Malheureusement pour moi, c'était généralement à ce moment-là, aux heures les plus chaudes de la journée, que provenait du plus loin de la brousse ou du désert tantôt un enfant accidenté, une femme présentant un accouchement difficile, tantôt un homme mordu par son dromadaire, un vieillard porteur d'un neuro-paludisme gravissime, ou un

voyageur comateux trouvé desséché sur le bord de la piste... Cela m'obligeait à sortir de ma torpeur.

Un kilomètre d'espace vide et désertique séparait le dispensaire où j'exerçais la médecine, de la maison où je logeais. J'y rentrais épuisé, juste avant le coucher du soleil qui, à cette latitude, se déroule invariablement à la même heure, rapidement, sans faire le moindre effet. L'étendue stérile qui m'entourait était plus plate qu'un lac, un jour sans vent. Aucune végétation, absolument aucune, ne recouvrait le sol sur lequel on distinguait les strates pierreuses des différentes couches géologiques. C'était la terre nue comme avant l'émergence de la vie. Seul obstacle à l'horizon : les monts Oua-Oua, une excroissance linéaire d'une cinquantaine de mètres de haut qui s'étend parfaitement droite, du nord au sud comme l'immense aiguille d'une boussole, entre le Gorgol et le Karakoro.

Tocka, mon infirmier-major, m'avait étonné ce soir-là, en sortant de notre petite salle d'opération. Les yeux fixés vers le ciel, il avait murmuré : « Il fait beau aujourd'hui, il y a des nuages ! »

En effet, un voile blanc tapissait l'atmosphère. Il était, malgré tout, suffisamment fin pour traîtreusement laisser passer les rayons de soleil et nous brûler la peau.

Arrivé devant la porte de ma maison (sans serrure bien sûr, car il n'y a pas de voleur dans ces régions,) mon attention fut éveillée par un nuage marron foncé, large de plusieurs dizaines de kilomètres, qui, tel un tsunami, se dirigeait vers nous. Pour l'heure, il était encore derrière la chaîne des monts Oua-Oua, mais il se rapprochait insensiblement comme une muraille... en mouvement ! Ce front de sable en action, cette vague déferlante, était littéralement démesuré puisqu'il allait depuis le sol jusqu'à caresser la base nuageuse qui nous avait recouverts de son voile toute la journée. Ce n'était pas un cyclone, ni un ouragan, mais un mur s'étendant du nord au sud, aussi loin que notre regard pouvait porter. Même les bêtes, même les chameaux, même les quelques charognards qui, d'habitude, se régalaient de nos déchets, regardaient le phénomène s'approcher avec tout le respect que l'on doit à une force supérieure, à une apocalypse inéluctable.

Les bédouins du désert, debout devant leur tente, avaient aussi les yeux tournés vers ce raz-de-marée, raz-de-sable, raz-de-

poussière. On voyait bien que, contrairement aux jours précédents, ils ne s'éloignaient pas de leur campement, se tenant prêts, à tout moment, à se mettre à l'abri. Depuis longtemps déjà, leurs troupeaux avaient été rassemblés et leurs chameaux étroitement entravés, pour éviter que l'affolement les pousse à s'échapper. Les nomades sans aucun doute, comme à leur habitude, avaient été les premiers à remarquer ce phénomène climatique, rare, mais pas exceptionnel dans cette partie du Sahara méridional.

Avec quelques Réguibats qui avaient installé leur tente à l'abri des murs de ma maison, et qui paraissaient, eux aussi, très impressionnés, je regardais la venue progressive et très lente de cette immense vague de sable de cinq cents, voire mille mètres de haut. Elle est juste, l'expression populaire : "Le calme avant la tempête." Le silence était total alors que ce que nous voyions déferler vers nous aurait mérité le déchaînement de tout un orchestre de Bayreuth.

Lorsque le tsunami de sable atteignit le petit campement de Zreïga, à près de cinq cents mètres de nous, il nous fallut déjà lever très haut la tête pour distinguer sa crête qui titillait la couche de nuages.

C'est alors que Demba Kiné arriva en courant.

Demba Kiné était un jeune peulh du village, trop vieux et trop paresseux pour aller à l'école, et trop jeune encore, pour travailler ; il tuait le temps en restant toute la journée près du poste de santé, espérant qu'un jour, je lui propose d'entrer pour rendre quelques services, bénévoles d'abord, puis peu à peu rémunérés, très légèrement rémunérés. Il venait m'avertir qu'une urgence m'attendait dans mon petit dispensaire, le seul du département : un ouvrier de la base industrielle avait eu la main broyée par un bulldozer. Il fallait absolument que je me précipite vers la petite salle d'opération que je m'étais bricolée avec une table de boucher en inox.

La tornade était vraiment toute proche, quelques centaines de mètres à peine. Je me mis à courir vers le poste de santé, non sans entendre derrière moi, ma voisine hurler :

« N'y va pas, docteur ! Tu n'as pas le temps ! C'est dangereux ! ».

En effet, à mi-parcours, dans l'espace vide et désert entre ma maison et le centre de santé, j'ai fatalement été englouti par la vague de sable. Juste avant, j'avais été frappé par l'impression étrange que, malgré le silence total, l'immense falaise verticale de plusieurs centaines de mètres de hauteur allait s'écrouler sur ma course folle et silencieuse. C'était vraiment surréaliste, comme dans un songe du matin, juste avant le réveil.

Brusquement, un vent d'abord horizontal, puis ascendant, colossal, énorme, assourdissant, souleva jusqu'au ciel, en tourbillon, toute la poussière et tout le sable qui s'étaient accumulés pendant les longs mois de la saison chaude. Le remous était tellement violent que les graviers et les petits cailloux volaient aussi comme des grêlons.

En l'espace de deux ou trois secondes, ce fut le noir total, absolument total, plus total qu'une nuit sans lune. La seule fois de ma vie que j'avais déjà eu une telle impression de ténèbres, c'était lorsque dans un gouffre du Causse Noir, ma lampe frontale s'était soudainement éteinte. Sous cette tempête de sable, bien que nous fussions dehors, en plein jour, plus un photon n'excitait la moindre cellule de notre rétine. C'était logique ; n'étions-nous pas pour l'heure recouverts de plusieurs centaines de mètres de terre et de sable ? Impossible de nous repérer, impossible de savoir où nous étions. Mitraillés par tout ce qu'il y avait de solide, volant dans ce nuage, nous ne pouvions bien sûr plus avancer, ni rester debout ; impossible aussi d'ouvrir les yeux. Nos paupières, pourtant bien closes, laissaient malgré tout passer des grains de sable qui nous brûlaient la cornée. Quant à nos oreilles, elles étaient obstruées comme si nous étions plongés dans un étang vaseux.

Si je dis "nous", c'est parce que j'étais en compagnie de Demba Kiné, le jeune qui était venu m'avertir qu'un blessé m'attendait au dispensaire. Il avait commis l'imprudence de me suivre. Je l'entendais crier, il était tout proche, mais, dans l'obscurité totale, je ne le voyais pas. Un mur de sable nous séparait. La force des éléments m'obligea tout de suite à m'asseoir par terre, dos au vent, en boule comme un hérisson. C'est alors que, totalement immobile, j'ai eu peur, très peur. C'est le souci de tenter de porter

secours à Demba Kiné qui m'en libéra. Il criait : « Nasrani ! Nasrani !<sup>3</sup> »

Il y avait de la terreur dans ce cri. Je sentais que Demba Kiné avait besoin de moi. Le danger n'était pas écarté, loin de là, nous étions même en pleine tornade, mais le fait d'avoir quelqu'un à aider me rassura un peu.

Sous la mitraille et dans l'obscurité complète, je rampai vers l'endroit d'où venaient les cris. Moi aussi, je l'appelai en lui disant de ne pas bouger ; comme s'il avait pu esquisser le moindre mouvement ! Je ne le vis pas, mais à un moment, je le sentis contre moi et nous nous sommes blottis l'un contre l'autre en attendant que l'apocalypse s'arrête enfin. Cela me parut une éternité. J'avais l'impression d'être dans une broyeuse décortiqueuse. Mon dos me faisait atrocement souffrir, c'est lui qui recevait de plein fouet toute la violence du vent avec sa mitraille de cailloux. On ne saura jamais à quelle vitesse les éléments se déplacèrent ce jour-là, le dynamomètre de notre base météo s'étant lui-même envolé dans la tourmente. De toute façon, en de telles circonstances, les relevés scientifiques ne signifient plus rien, ils paraissent trop dérisoires.

Au bout d'un quart d'heure environ, nous avons senti une petite évolution. Tout en restant très violent, le vent se calma légèrement, ne frappant plus de façon continue, mais en rafales successives. Nous avons repris espoir quand la lumière du jour a progressivement commencé à revenir d'abord brune, très foncée, puis ocre sombre. Une vision du monde irréaliste comme si nous portions des lunettes de glacier. Insensiblement, la couleur est devenue de plus en plus beige, poussière et sable. Lorsque le vent est suffisamment tombé, nous ne nous sommes pas levés tout de suite ; d'abord parce que nous étions sonnés, desséchés, lyophilisés, surpris et heureux, malgré tout, d'être encore en vie, mais surtout, je crois, parce que, comme tout être humain, nous étions victimes de la profonde superstition qui commande de rester sidéré après une agression comme pour éviter qu'elle recommence.

---

3 Comme je ne suis pas musulman et que je ne priais pas dans la même direction qu'eux, les gens me surnommaient Nasrani نصراني : le Nazaréen, je n'ai pas refusé bien sûr.

C'est alors que, d'un seul coup, la pluie se mit à tomber en déluge, en cataracte. Une pluie aussi violente que la tornade sèche, mais moins douloureuse bien sûr, car l'eau est plus douce que le sable et les cailloux ; une pluie de sang ! Elle lavait le ciel de ses impuretés. Plus tard en me remémorant l'événement, je pensai que c'était sans doute le même phénomène qui avait effrayé nos ancêtres au Moyen Âge : ces fameuses pluies de sang qui annonçaient la peste ! Le sable du Sahara est parfois tellement fin, et peut voler tellement haut, qu'il n'est pas stupide d'imaginer qu'il ait pu atteindre nos contrées humides longtemps après avoir limé la surface du désert.

Cette énorme averse, de moins en moins chargée de boue et de sable fin, de plus en plus claire, cette heureuse lumière revenue enfin (après quelques minutes d'obscurité totale, comparable à celle d'une éclipse totale de soleil,) nous éblouit dans tous les sens du terme. Elle acheva de nous réveiller et nous fit sortir de notre torpeur. J'arrivai, épuisé, au poste de santé. En me voyant, l'infirmier-major comprit ce que nous avons vécu et il nous précisa que la tornade avait duré seize minutes.

Je ne reconnus pas l'intérieur de mon petit dispensaire de brousse. La fermeture pourtant hermétique des portes et des fenêtres avait été inutile. Le sable fin était passé entre les interstices comme de la fumée. Tout avait été recouvert d'une épaisse couche de poussière et de boue ocre qui cachait totalement les motifs du carrelage, les écritures de mes dernières ordonnances et le titre de mes livres de thérapeutique... Tout était tapissé d'ocre, peint en ocre, même le visage du blessé !

Machinalement, avant de l'endormir pour procéder à l'opération, je regardai l'heure sur ma montre de plongée. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que de minuscules particules de sables avaient malgré tout réussi à pénétrer dans le boîtier et en obscurcissaient le cadran ! Là où l'eau ne pouvait pas passer, la poussière du Sahara, qui ignore la capillarité, avait trouvé son chemin !

La nuit fut extrêmement claire. Avant de dormir, je décidais comme chaque soir de célébrer l'Eucharistie, mais dehors cette fois,

seul bien sûr, puisque seul chrétien. La voûte étoilée était totalement paradisiaque. Dieu qui m'avait délivré de l'angoisse des éléments déchaînés, m'offrit ce soir-là, la Croix du Sud comme croix d'autel !

## **Le touareg solitaire**

Ce fut notre guide qui le premier, avec ses yeux d'oiseau de proie, l'a vu à plusieurs kilomètres. Il se dirigeait vers nous, sans se précipiter, mais avec détermination. Son chameau était jeune et son port altier.

C'était l'une des premières fois que je me rendais dans le Sahara, je venais juste d'apprendre, l'année précédente, quelques mots d'arabe à l'école des langues orientales, et voulais les mettre en pratique. Je ne savais pas alors que le désert est un monde de silence.

La suite s'est profondément imprimée dans ma mémoire. J'ai été fasciné, et je m'en souviendrai toujours, par la lente approche de cet homme, à la tunique bleue et au turban noir, bien droit sur son chameau, le fusil à l'épaule, la main droite posée sur la croix de la selle, et la gauche se balançant au rythme des pas de sa monture ; cette sérénité présageait une rencontre hors du commun.

À mesure qu'il approchait, et que le sable cessait de filtrer nos regards, nous pouvions découvrir les détails de cette apparition que l'on ne peut vivre, me semble-t-il, que dans des régions comme le Tassili de l'Ahaggar. La dernière chose qui nous frappa, ce sont ses yeux perçants, mis en valeur par les franges de son haouli<sup>4</sup> noir.

Prestement, il descendit de sa monture, en lui posant son pied nu sur le cou. Il chaussa ses sandales de cuir multicolore qu'il sortit de son manteau, puis, avec autorité, agenouilla son jeune chameau fougueux ; c'était lui le maître.

En silence, il s'approcha de notre groupe et s'accroupit près du feu.

Je lui dis : « سلام عليكم, Salam Alekoum ».

---

<sup>4</sup> Long turban protégeant du vent et du soleil.



Il me répondit : « Salam Alekoum ».

Puis restèrent de longues secondes, peut-être même de longues minutes, dans un mutisme total.

Timidement, impressionné, j'essayais d'engager le contact en arabe. Alors, il me déclara sans aucun accent :

— Ne te fatigue pas, je parle français.

Cela me vexa un peu, mais facilita notre échange. Toujours, après un long silence, il ajouta :

— ... Je suis allé en France...

Dans les conversations sahariennes, les temps de silence tiennent au moins les deux tiers du discours. Aucun mot n'est inutile.

— ... Je suis allé à Paris...

— Comment ça ?

— (silence) ...Lors d'une des dernières années de la présence française, on m'a fait monter dans un avion militaire avec mon chameau et nous avons descendu les Champs-Élysées, le 14 juillet, à l'occasion du défilé !

Essayant d'imaginer la scène et l'expédition, je lui demandais :

— Ça vous a plu Paris ?

En conclusion, après mûre réflexion, il répondit :

— On ne peut pas marcher au milieu de la route.

Puis il se leva, nous salua, et partit, poursuivant sa course vers le sud, en direction du Ténéré ; une des rares zones du monde où la terre est restée nue comme avant l'apparition de la vie, un océan où les vagues sont immobiles.

Il avait tout dit ; en quelques mots, il avait tout dit.

Nous avons bien compris. Cela signifiait : « Vous, les Européens à cause de vos richesses, vous vous croyez libres, mais vous ne l'êtes pas. Nous, nous le sommes. »

Depuis, pendant les années que j'ai passées dans le désert, près du feu, le soir, j'ai appris à parler comme les Sahariens, à être avare de mes mots. De même que les paysages sont dépouillés à l'extrême, les conversations ne s'embarrassent pas de superflu. C'est un art de vivre.

## Un feu de brousse

Entre M'Bout et le fleuve Sénégal, entre le Gorgol et le Karakoro, se trouve une région que l'on appelle le "biseau sec" ; il y a de la végétation, mais pratiquement aucun puits à part celui de Haddad. C'est d'ailleurs probablement pour cela qu'il y a de la végétation, car ce sont les animaux domestiques qui font avancer le désert.

Pendant la saison des pluies, les herbes peuvent pousser très haut, mais, dès les premières grosses chaleurs, elles se dessèchent sur pied. En cas d'incendie, cela se révèle extrêmement dangereux. En revanche, malgré le risque, la tentation était trop forte pour moi de traverser la région. C'était, de loin, le plus court chemin pour rejoindre le fleuve.

Il faisait déjà nuit lorsque nous avons été frappés par le nombre impressionnant de bêtes sauvages affolées qui fuyaient vers le sud. C'était significatif, de mauvais augure, les animaux nous précèdent toujours dans la perception des catastrophes naturelles.

J'essayais de rouler le plus vite possible avec mon véhicule tout terrain, mais il fallait aussi que je fasse attention à ne pas le briser sur l'une ou l'autre des embûches de la piste.

Je ne fus pas surpris lorsqu'Osmane, mon précieux guide, m'avertit qu'il distinguait au loin des lueurs d'incendie ; il fallait s'y attendre. C'était un feu de savane et nous étions encore très loin du puits ! Notre angoisse grandissait à mesure que nous sentions les flammes s'approcher irrésistiblement de nous ; elles étaient très impressionnantes et nous paraissaient, à chaque instant, de plus en plus hautes :

« Elles vont nous rattraper, on va être brûlés, dis-je, angoissé, à mon jeune guide.

— Tu as raison, me répondit-il, si on continue comme ça, l'incendie va vite nous rattraper et on va finir grillé comme des sauterelles. Mais, il y a peut-être une solution, j'ai entendu dire que des personnes qui s'étaient trouvées dans la même situation avaient pu sauver leur vie. Fais demi-tour !

— Tu es fou !

— Fais ce que je te dis !, hurla-t-il avec une autorité qui ne lui était pas habituelle.

N'ayant plus rien d'autre à faire, n'ayant plus d'autres saints à qui me vouer, je lui ai obéi.

— Observe bien le terrain devant nous, surtout les cent prochains mètres, puis attends que l'incendie arrive jusqu'à nous.

Lorsqu'au bout de quelques minutes, les flammes léchèrent presque notre véhicule, Osmane hurla non sans angoisse :

— Fonce ! Va tout droit et surtout, ne t'arrête pas ! »

C'est ainsi que nous avons plongé dans l'enfer ! Jamais je n'ai eu l'impression de vivre un temps si long. Nous avons traversé les flammes pendant une ou deux secondes tout au plus, puis nous nous sommes retrouvés dans un nuage de fumée qui peu à peu s'estompa. Heureusement que j'avais bien mémorisé les détails du terrain.

Nous étions de l'autre côté du rideau de feu, sur de la terre noire et brûlée ; tout était déjà consumé ! Il n'y avait plus aucun risque ; seules quelques petites flammèches témoins léchaient encore quelques arbrisseaux.

Osmane m'avait encore une fois sauvé la vie.

Fuir, c'est mourir ; vivre, c'est faire face.

## **La science des traces**

Heureusement pour nous, dans beaucoup de domaines, les soi-disant débiles et les analphabètes ont souvent une connaissance supérieure à celle du plus réputé des spécialistes ou des agrégés de l'Université. La compétence d'Osmane était la science des traces.

« Jaffar est venu à quatre heures », disait-il en observant le sable devant ma maison perdue en plein désert.

« Tiens, le docteur Patin est venu nous voir, il a changé de chaussures. »

J'étais en admiration devant ses constatations qui se révélaient toujours très exactes. Il savait reconnaître le passage des bêtes sauvages à leur façon de mordre les feuilles ou de briser les branches. Il avait aussi une grande science de l'orientation, c'était

indéniable, mais il ne la partageait pas, pour lui, c'était comme si tout allait de soi.

Une fois pourtant, il m'avait tellement étonné par ses conclusions que j'ai osé lui demander comment il s'y prenait.

Un mauvais choc contre un rocher avait brisé le radiateur de notre voiture. Il nous avait fallu bricoler une réparation de fortune avec des dattes mâchées, du cambouis et du savon de Marseille. Cela devait tenir au moins jusqu'à notre retour chez nous, à quelques dizaines de cordons dunaires de là. C'était vital pour nous de trouver de l'eau pour remplir notre radiateur et chacun sait que c'est une denrée très rare dans le désert.

« Ne t'inquiète pas Nasrani. Il y en a au nord-est, à vingt minutes d'ici.

N'y tenant plus, je lui demandai :

— Mais comment sais-tu cela, c'est la première fois que nous traversons ce secteur ?

Osmane se tapa le front avec le plat de la main comme un instituteur de CM2 constatant qu'un élève ne sait toujours pas ses tables de multiplication.

— Vraiment, Toubib, tu ne comprendras jamais rien à ce pays, regarde par terre.

Il me montra du doigt quelques traces manifestement laissées par un chameau.

— Il est passé ce matin à sept heures, tu es d'accord ? Maintenant, regarde ici, il est revenu vers huit heures et cette fois-ci le caravanier était à pied, à côté de sa bête, tu es d'accord ? Que veux-tu qu'il soit allé chercher sinon de l'eau ? »

Effectivement, à vingt minutes du lieu de notre panne nous avons trouvé un trou d'eau argileux, qui nous a permis de remplir notre réservoir. Cela, on ne l'apprend pas à la Sorbonne.

## **La vache enlisée**

Nous revenions d'une séance de vaccination dans le désert. J'avais remarqué que près de quarante pour cent des enfants de mon secteur médical mouraient de la rougeole. Cela signifie qu'à chaque